

Lalana (extrait), Michèle Rakotoson
Chapitre 1

On ne peut marcher vite à Antananarivo. Il y a cette pesanteur de l'air, cette chaleur qui englue tout et rend les gestes lourds. Il y a cette odeur permanente de gaz délétères, cette odeur acide qui entre dans les poumons, qui envahit les muscles, il y a cette poussière rouge, noircie par les gaz d'échappement et la suffocation permanente de cette ville si haut perchée, si sèche.

On étouffe à Tana, quand il fait chaud.

Mais il n'y fait pas toujours chaud. Ni sec. Il y a aussi les saisons des pluies - tous les ans - les cyclones, les inondations, les chaussées qui s'effondrent, les maisons qui tombent, s'affaissant sur elles-mêmes, comme un tas de boue ravivée par l'eau qui s'infiltré partout, court partout, à la recherche des égouts bouchés depuis longtemps.

On suffoque à Tana, dans la moiteur de la vapeur d'eau qui monte du sol assoiffé, incapable de retenir les milliers de litres d'eau qui se déversent en quelques mois, laissant la terre encore plus aride, entraînant l'humus vers le fleuve Betsiboka et la mer là-bas à Mahajanga, rouge, si rouge, de toute cette chair qu'elle a arrachée à la terre brûlée pendant tant et tant de décennies, une mer vermillon, carmin, épaisse, lourde elle aussi, aussi lourde qu'une femme enceinte d'un enfant mort-né.

On ne peut marcher vite à Antananarivo ; la puanteur de l'air impose l'inertie du corps. Et pourtant Naivo court presque, il court dans ce soleil qui explose les couleurs, réverbère la lumière, diffracte les nuances et les formes, fondant tout dans une espèce de halo qui déforme les perspectives. La saison des pluies n'est pas arrivée. Pas encore. Heureusement. La réverbération de l'air colore le ciel d'un bleu qui arrive à percer la gangue de gaz d'échappement.

Il a l'impression de courir depuis des heures, Naivo. Il étouffe, suffoque, son cœur bat la chamade, cette chaleur moite est insupportable.

Au moins nous n'avons pas le choléra, se dit-il in petto, pas de boue, pas d'eau stagnante, pas de déjections, en tout cas, pas encore.

Trente ans. Il a trente ans, Naivo, trente ans de galère, la silhouette très fine, maigre, pas très grand, un peu voûté déjà, le visage résigné. Il y a cinq ans encore, il était heureux, rieur ; maintenant, il est las, vidé de tout enthousiasme. Les émeutes pendant l'enfance, puis le chômage, la vision des autres qui s'enrichissent rapidement, très rapidement...

On est à l'intersaison, juste avant les pluies, le fond de l'air commence à s'humidifier, et il fait moite, gluant, les oiseaux se taisent. Mais y a-t-il vraiment des oiseaux dans cette ville envahie par les voitures ? Tout semble cassé à Antananarivo, tout. Et les gestes ont du mal à aboutir dans la chaleur. Il a fallu provoquer des pluies artificielles, deux mois de retard déjà, l'eau se fait rare, les collines brûlent tout autour de la ville et presque partout dans l'île. Les paysans ont peur. C'est mauvais, disent-ils, mauvais, la terre est trop sèche, les semis sont assoiffés, ils vont périr sur place, mourir noyés dans les inondations, car une telle sécheresse ne peut que provoquer des inondations et quand viendra la pluie, la terre ne pourra retenir l'eau. Mais ils continuent à brûler la terre, à la brûler sans arrêt.

La récolte est perdue. Mais que faire ? Il y a ce soleil, il y a cette chaleur, les pluies qui tardent, les vingt cyclones annoncés et l'habitude du malheur.